

# Chapitre 1

## La rencontre

Après la longue ligne droite qui symbolisait douze ans de bonheur sans faille, Anthony se heurtait brusquement au mur qui barrait son avenir. Insouciant de nature, se laissant guider par sa bonne étoile, il n'a pas vu venir l'imprévisible coup de massue qui l'abat sournoisement par-derrrière. Quel choc ! Pourtant il avait tout pour être heureux ce grand blond aux yeux clairs à l'allure athlétique qui ne comptait plus ses conquêtes féminines, jusqu'au jour où il rencontra Nancy.

C'était un mercredi de septembre, sur la plage déserte de Perros Guirec, à Trestraou exactement, qu'il avait aperçu, un matin dans la brume, la jeune femme promenant son chien. Le brouillard l'enveloppait et, sur le sable invisible sous ses pas, elle semblait marcher sur un nuage.

En tenue de jogging, il faisait son footing à marée basse. Il s'était arrêté un instant pour reprendre son souffle et s'emplier les poumons d'air iodé en cherchant du regard la ligne d'horizon où le ciel se confond avec la mer. Elle n'était pas seule, des jappements joyeux l'accompagnaient. Puis elle avait disparu une fraction de seconde pour

ramasser un bout de bois qu'elle avait lancé étourdiment à l'animal qui attendait, impatient, en frétilant de la queue pour entreprendre sa course. L'objet de sa convoitise était tombé presque aux pieds d'Anthony qu'elle venait juste d'apercevoir. Gênée, elle fit un pas vers lui pour s'excuser, mais il avait déjà relancé au loin le bâton à son tour, en riant et en se rapprochant d'elle tandis que le toutou disparaissait dans le brouillard. La conversation s'était engagée tout naturellement sur le chien dont Anthony avait attendu le retour pour le caresser abondamment et l'attitude amicale du ratier aux poils roux était un bon présage. Il s'appelait Gastor.

– Vous voulez dire Castor ?

– Non, pas du tout, c'est Gastor avec un G.

– Quel drôle de nom ! et il avait éclaté de rire.

– Oui, c'est un nom que j'ai inventé pour qu'il soit unique, avait-elle ajouté, c'est un ami tunisien qui me l'a offert et depuis, nous ne nous quittons plus, il est très affectueux.

– En effet, il s'est laissé caresser sans chercher à me mordre, c'est bon signe.

– Il a senti que vous aimiez les animaux, les bêtes sentent ça.

Anthony approuva le choix de ce nom pour un chien qui, effectivement, ne ressemblait à aucun autre avec sa robe rousse, ses oreilles pointues, son museau fin et sa queue recourbée en crosse d'évêque. Il paraissait vif et très intelligent. Il allait servir de trait d'union entre deux inconnus.

Après le jogging, qui fut écourté, Anthony l'avait invitée à prendre un café à la terrasse vitrée d'un bar, non loin du casino. C'était un des rares encore ouvert en cette fin de

saison où les touristes étaient rentrés chez eux en ramenant le calme dans la ville balnéaire surpeuplée l'été.

Nancy, petite brune aux yeux verts, avait accepté sans façon, en tombant sous le charme d'Anthony. Devant un grand crème, fumant, il avait remarqué qu'elle était très jolie. Après des banalités sur la pluie et le beau temps, de fil en aiguille, il apprit qu'elle était professeur d'anglais dans un collège et que le mercredi, jour de congé, elle venait promener son chien sur la plage.

– En été, ils sont interdits à cause des baigneurs et c'est normal. Hors saison c'est différent. Et vous, demanda-t-elle, sans indiscretion, que faites-vous dans la vie ?

– Je suis chirurgien-dentiste, un arracheur de dents, dit-il pour la taquiner, et je me suis octroyé la matinée pour prendre l'air. Je viens rarement ici. Habituellement, je fais mon footing sur la plage de Trestrignel beaucoup moins fréquentée.

– C'est donc le hasard qui a provoqué notre rencontre.

– Oui, on peut dire comme ça.

Ils sympathisèrent immédiatement. Nancy ne se lassait pas d'écouter ce bel homme dont le regard la fascinait. Ils abordèrent différents sujets. Ils partageaient des passions communes en musique, cinéma, spectacles, lectures. Ils bavardaient les yeux plongés dans ceux de l'autre, sans voir le temps passer. Après un café, il en commanda un second pour prolonger le face à face. Elle ne refusa pas. Au bout d'une heure, il savait tout d'elle ou presque et avait surtout retenu qu'elle était célibataire. Ils se quittèrent à regret, appelés l'un et l'autre par leurs obligations. Ils échangèrent leurs 06 et promirent de se contacter très vite. Tandis qu'elle partait dans la direction opposée à la sienne, il la

regardait en se disant : « Si elle se retourne, c'est que je lui ai plu. » Cela ne tarda pas à arriver. Nancy s'arrêta, et tourna la tête dans sa direction en lui faisant un petit signe de la main, puis elle traversa la chaussée avec le chien qui marchait dans ses pas. Anthony fut de bonne humeur avec ses patients cet après-midi-là, ainsi qu'avec son assistante.

Il attendit le lendemain pour l'appeler et lui proposer un ciné le samedi soir, suivi d'un repas au restaurant. Elle accepta avec enthousiasme l'invitation, heureuse de voir qu'elle ne l'avait pas laissé indifférent.

Absorbée par ses tâches professionnelles, jusqu'à présent, Nancy n'avait accordé que peu d'importance à sa vie sentimentale et vivait en recluse en rentrant du collège. Le travail d'enseignant se poursuit, en dehors des heures de présence devant les élèves, par la préparation des cours du lendemain et la correction des copies. Un homme ne lui manquait pas, la compagnie de son chien lui suffisait, mais, depuis sa rencontre avec Anthony, elle ne pensait plus qu'à lui et à l'instant où ils se retrouveraient. Elle était tombée amoureuse pour la première fois. Après la soirée du samedi, ils devinrent inséparables.

Se croyant vraiment faits l'un pour l'autre, peu de temps après, ils décidèrent de vivre ensemble dans la belle villa d'Anthony qui surplombait la mer puis, de se marier dans la plus stricte intimité. Il était fou de Nancy qu'il voulait toute à lui. Aucune de ses conquêtes féminines ne lui arrivait à la cheville en beauté, finesse et intelligence. Elle était la femme idéale, et, réciproquement, lui, l'homme de sa vie. Les premières années de passion idyllique leur permirent de mieux s'apprécier.

Malgré leur union, ils s'accordaient l'un et l'autre une certaine forme de liberté. N'ayant pas les mêmes horaires de

travail, ils ne profitaient pas ensemble des nombreux congés scolaires de Nancy, alors, elle s'évadait de temps à autre chez sa mère qui vivait dans le département de l'Aveyron. Quand, à la Toussaint, à Pâques, elle lui disait « Demain, je vais chez ma mère, » il savait qu'elle avait besoin de décompresser, pour oublier l'ambiance du collège et ses démêlées avec ses collègues peu sympathiques, jaloux peut-être de sa nouvelle condition, ou ses élèves qui lui avaient joué de mauvais tours. Anthony comprenait son désir auquel il ne faisait pas obstacle et passait ses soirées avec un copain d'enfance. Elle revenait rayonnante, au bout d'une semaine, complètement métamorphosée et décrivait à Anthony les magnifiques paysages verdoyants, les vallées, les rivières, les forêts, les contrées sauvages qui font la renommée de ce département. Elle s'échappait en ne l'avertissant qu'au dernier moment comme si elle ne souhaitait pas le voir l'accompagner. Il aurait rompu son intimité avec la nature si elle l'avait invité à la rejoindre. Il était accoutumé à ses escapades sachant qu'il ne pouvait prendre qu'un mois de congés par an pour ne pas fermer son cabinet trop longtemps. Ils étaient heureux ainsi de rompre la monotonie du quotidien en s'octroyant une bouffée d'air frais chacun de leur côté. Ils semblaient avoir trouvé un équilibre dans leur relation.

Au fil du temps, la passion s'émuant, ils constatèrent, sans trop se l'avouer, que leur union était une erreur car ils avaient, malgré des concessions réciproques, perdu l'un et l'autre leur liberté de célibataire. Il la voyait tournée vers le passé, ne cherchant qu'à revoir sa famille et ce qui rappelait l'enfance tandis qu'il était toujours à courir vers l'avant, en grand collectionneur de papillons. Il ne se lassait pas de dire à ses proches que Nancy était le plus beau des spécimens qu'il avait capturés. Exaspérée, elle ne supportait plus l'idée

d'avoir été prise dans ses filets comme un vulgaire lépidoptère. Quand il en avait le temps, il se consacrait à ses insectes soigneusement épinglés dans des boîtes vitrées.

Sa profession de dentiste leur offrait une vie confortable et une ou deux fois par an, des congés de rêve dans diverses parties du monde, en Chine, au Vietnam, en Inde, en Égypte etc. Ces quelques jours d'intense intimité suffisaient à leur bonheur, pourtant, Nancy aurait parfois souhaité qu'Anthony soit plus présent dans son quotidien. La routine, petit à petit s'installait dans le couple et survint l'ennui.

L'année scolaire était finie. Ils n'avaient fait aucun projet de vacances commun. Anthony attendait d'avoir terminé certains travaux concernant sa clientèle pour prendre une décision et un vol de dernière minute qui les emporterait vers des pays chauds.

Le dimanche au soir, une discussion les avait opposés pour la première fois.

– Nous ne sommes jamais libres, ensemble, tes clients passent toujours avant moi.

– Excuse-moi, chérie, mais ce n'est pas avec ton salaire de prof que nous pourrions vivre dans ce confort, ni faire de grands voyages.

– Dis que tu m'entretiens tant que tu y es !

– Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Nancy ! dit-il pour se rattraper, en voulant la serrer dans ses bras tandis qu'elle se déroba à l'étreinte.

– Mais tu l'as pensé, ne mens pas !

– Est-ce que je te reproche tes petites escapades chez ta mère ?

Était-ce un début de querelle ? Le lendemain, un lundi, premier jour des congés scolaires, elle avait disparu au petit matin. Anthony ne s'inquiéta pas et, très accaparé par son travail, pensa qu'elle était partie dans l'Aveyron. Une semaine plus tard, elle n'était pas rentrée. C'était contraire aux habitudes de Nancy qui ne prolongeait jamais davantage son séjour. Alors il s' alarma.

« Notre dernière discussion l'aurait-elle blessée ? Ce n'est pas possible et pourtant ? Quelle maladresse ! J'aurais dû retenir ma langue et les propos qui dépassaient ma pensée. Serait-ce un départ définitif ? Elle a voulu tourner la page sur un épisode de sa vie et me faire comprendre qu'elle n'a pas besoin de moi ni de tout le confort que je lui offre. Elle a été touchée dans son orgueil. »

Après mûres réflexions, il se rendit à l'évidence et il avait l'intuition que, cette fois, Nancy, meurtrie au plus profond de son amour propre, ne reviendrait pas.

Le choc fut d'autant plus brutal qu'elle était partie sans lui donner d'explication concernant sa décision. D'habitude, elle disait : « je vais chez ma mère ». Elle en revenait une semaine plus tard avec des produits du terroir, saucisses, Roquefort, foie gras. Il détestait l'odeur forte de ce fromage pourtant réputé. Quant au foie gras, il lui soulevait le cœur à l'idée des souffrances endurées par les pauvres volatiles lors du gavage. Il imaginait l'oie ou le canard tenu fermement entre les cuisses de la fermière et celle-ci lui enfonçant un entonnoir bourré d'aliments dans la gorge. Avec les doigts de la main gauche elle les guidait jusqu'au gésier. D'autre part il avait vu la diffusion d'un reportage sur le gavage des canards, enfermés chacun dans une cage étroite et que l'on nourrissait à l'aide d'une pompe hydraulique dans des souffrances intolérables. Il était écœuré par le foie hypertrophié

dont se délectaient les gourmets sans pitié, afin de contenter leur gourmandise sans se préoccuper des supplices infligés à ces pauvres bêtes. Il n'avait jamais voulu y goûter tandis que Nancy s'en léchait les doigts en éprouvant une certaine euphorie après consommation. Il attribuait cela au mal du pays. Ces produits lui rappelaient certainement les jours heureux de son enfance auprès des siens dont elle ne lui parlait jamais. Sachant que le sujet était tabou, il ne lui posait pas de question sur sa famille et ne lui demandait jamais où elle vivait. C'était son jardin secret, une partie d'elle-même qu'elle ne voulait pas dévoiler. Leur petite dispute était-elle le motif de sa disparition ? Il s'interrogeait toujours. Peut-être y avait-il une chose plus grave qui lui échappait ? Pourtant, il ne trouvait rien qui puisse lui permettre de comprendre où était la faille. Le mois de juillet lui avait ravi son épouse en le laissant seul et dans un désarroi total.

Il avait eu beau l'appeler, lui laisser maints messages sur son téléphone portable, tous étaient restés sans réponse jusqu'au huitième jour où elle avait certainement changé de numéro, pour couper court à toutes ses tentatives de rapprochement car la messagerie rejetait ses appels.

David, le copain le plus intime d'Anthony, son confident depuis l'école maternelle, lui avait perfidement conseillé :

– Laisse-la partir, elle reviendra d'elle-même ou encore « une de perdue, dix de retrouvées ». Tu ne vas pas t'abaisser à courir après elle, c'est ce qu'elle cherche sans doute. Ne cède pas si tu as un peu d'amour propre. Elle veut que tu la supplies de revenir, n'en fais rien et vis ta vie.

Il avait suivi ces conseils à contrecœur pour satisfaire son copain qui pensait, qu'en l'absence de son épouse, ils pourraient faire plus de sorties ensemble.



Au bout d'une quinzaine, désespéré, mais trop fier pour entreprendre des recherches afin de retrouver la fugitive avec laquelle il aurait eu une discussion sur ses intentions, Anthony prit une grande décision pour se vider l'esprit. Son compte en banque l'autorisait à faire une folie. Il décida soudain de tout plaquer, son cabinet, sa clientèle, pour prendre une année sabbatique. Sa douleur lui avait ôté le goût du travail, le goût de vivre mais il était incapable de mettre fin à ses jours. Il voulait se débarrasser de l'image de Nancy qui le hantait. Dès qu'il fermait les yeux le soir, avant de s'endormir, elle était présente. Il la revoyait comme au premier jour, promenant son chien sur la plage. Le chien était mort depuis longtemps, mais, durant cette quinzaine de solitude, il était revenu souvent à Trestraou en pensant y retrouver la femme du premier jour. Comment avait-elle pu le quitter ainsi en tirant un trait sur douze ans de vie commune ? N'avait-elle aucun cœur ? Que lui avait-il fait ? De quoi voulait-elle le punir ? Il avait beau repasser le film de leurs douze années de bonheur sans la moindre piste qui aurait pu le mettre sur la voie. Elle était suffisamment compréhensive pour ne pas avoir attaché d'importance à ses malheureux propos d'un soir, mais le résultat était là, elle était partie. En fin de compte, il se fit une raison et se rallia à l'idée de son copain.

Pour cesser de se torturer l'esprit, il devait frapper un grand coup dans son quotidien et tourner la page. Son goût pour l'aventure lui souffla l'idée de partir pour s'immerger dans l'inconnu. Breton de naissance, il ne connaissait rien du reste de la France qu'il se réservait de parcourir à la retraite quand, l'âge venu, il ne pourrait plus entreprendre de longs voyages à travers le monde. Les revues scientifiques, auxquelles il était abonné, le dirigèrent vers le département de l'Aveyron où quelques espèces rares de papillons

étaient signalées dans le Ségala : l'Apollon et le zérinthia. Il ne connaissait pas du tout cette région et personne ne songerait à le retrouver là-bas. Il ignorait même le nom du village de sa belle-mère, que Nancy avait gardé secret comme si elle avait honte qu'il puisse découvrir son lieu de résidence, sa maison, son passé, alors qu'il s'en moquait éperdument. Il pensait qu'elle était issue d'une famille de paysans, des gens un peu rustres vivant dans une ferme sans confort en élevant quelques brebis et des oies. Il se réjouissait de découvrir cette contrée que Nancy lui avait tant vantée. Peut-être, au fond de lui, espérait-il la retrouver là-bas ; en ce cas, le choix de ce département n'était pas anodin.

Durant une semaine, il continua à travailler comme d'habitude en redoublant d'efforts pour terminer les travaux en cours et ne pas laisser ses clients dans l'embarras. Malgré son projet de départ, il acceptait pourtant de nouveaux rendez-vous et son carnet était plein pour plusieurs mois. Sa secrétaire se doutait de quelque chose sans deviner qu'il préparait un grand coup.

Il rentrait le soir le plus tard possible, anxieux de retrouver la maison vide, devenue triste sans les babils de Nancy qui l'accueillait avec un bon sourire. Elle l'attendait sur le seuil et le précédait dans le coin-repas où tout était prêt. Elle lui racontait sa journée, les déboires des collègues et les facéties des élèves.

– Aujourd'hui, la Principale nous a montré son doigt enflé. Il paraît que son chien l'a mordue, alors, elle a décidé de l'envoyer chez un psy canin. Nous étions tous morts de rire...